

# ÉDITORIAL

## POURQUOI TRIPOLI ?

**Antoine COURBAN**

*Rédacteur en Chef*

Pourquoi « Tripoli-la-Parfumée » comme titre du thème de ce numéro ? Et pourquoi consacrer un dossier spécial pour parler de cette ville et de son agglomération ? Quiconque a résidé à Tripoli (*al-fayha'a* la parfumée) garde le souvenir ineffable du parfum des orangers en fleurs au printemps et de celui des jasminées et des tubéreuses durant les soirées d'automne. La cité au milieu des vergers laisse une marque indélébile dans la mémoire de tous ceux qui y ont savouré une certaine douceur de vivre qui la caractérisait jusqu'à la guerre civile libanaise qui a profondément modifié sa démographie.

Dans notre numéro 92, consacré à « Beyrouth fragile et résiliente », le lecteur avait pu percevoir comment la ville de Beyrouth s'était développée par agrégation centripète durant les XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, par afflux progressifs de communautés venues de la montagne et qui se sont installées dans des bourgs, plus ou moins homogènes, hors des remparts du noyau citadin de la vieille ville. Ces regroupements périphériques forment aujourd'hui autant de quartiers de la capitale libanaise. En parcourant l'actuel numéro, le lecteur de *Travaux et Jours* réalisera que Tripoli s'est, au contraire, développée par expansion centrifuge des trois parties qui la composent : la ville haute, la ville centrale ou el-Tall et la ville portuaire ou el-Mina. Il est remarquable que l'espace urbain de Tripoli soit administré par deux municipalités : el-Mina et le « balad » ou la ville centrale elle-même prolongée par la ville haute.

Cette double dynamique opposée [*agrégation / expansion-centripète / centrifuge*] explique probablement pourquoi Tripoli, contrairement à Beyrouth, est une ville originelle aux yeux de ses habitants. À un beyrouthin on pose toujours la question « Quelle est ton origine ? ». On attend de lui qu'il dise « Je suis de tel ou tel village de la montagne »,

comme si la ville, formée par agrégation, ne peut être le lieu originel d'un enracinement. Une telle question paraîtrait déplacée aux oreilles d'un tripolitain tant son enracinement et son sentiment d'appartenance demeurent solidement ancrés dans l'espace urbain de « sa » ville. On dirait que le génie immortel de toute ville, capable de déployer les trésors de sa capacité d'assimilation, est particulièrement à l'œuvre dans l'histoire de Tripoli, fière de son patrimoine et de sa longue tradition cosmopolite comme insistent à le répéter inlassablement tous les articles que nous publions. Le lecteur aura parfois l'impression que l'affirmation d'appartenance résonne comme une redondance. Nous avons tenu à conserver ces échos qui se télescopent de page en page, en vue de montrer combien cette ville est victime de la distorsion de son image. L'urbanité et la civilité de sa population remontent à un passé très lointain et expliquent sans doute pourquoi tant de tripolitains d'adoption, venus d'au-delà des mers, ont refusé de la quitter en dépit des malheurs du temps. Nouvelle Kandahar ? Haut lieu du jihadisme radical ? Le lecteur jugera par lui-même.

La ville garde encore le souvenir de tant de ses enfants qui l'ont choisie pour lieu de résidence et qui l'ont adoptée. Une vieille dame, aujourd'hui habitant dans une localité du Mont-Liban, garde encore en son cœur la blessure non cicatrisée de sa ville natale Tripoli qu'elle surnomme son « Andalousie perdue ». Aujourd'hui encore, elle observe un rite auquel elle demeure viscéralement attachée. Elle demande à son chauffeur de l'accompagner, une fois par semaine, afin de rendre visite à « sa » ville. Elle passe dans toutes les rues dont les parfums de jadis lui collent encore à la peau. Pour elle, qui a quitté Tripoli en 1975 au début de la guerre civile, tout dans son « Andalousie perdue » est mieux qu'à Beyrouth. Elle trouve les gens plus affables, la nature belle, la nourriture différente. Son amour pour la ville qui lui appartient demeure vif et empreint de cette urbanité qui fait qu'elle ne tient pas la ville, ni ses habitants, comme responsables de son exil.

Mais notre numéro 94 se veut résolument tourné vers l'avenir du Liban et de son développement durable. L'article de Rayya Haffar el-Hassan, Ministre de l'Intérieur, ouvre notre thématique par l'exposé fin et rationnel de la vision prospective d'une région réputée difficile mais riche en potentialités. Nous n'abordons pas directement la question du fondamentalisme religieux islamiste. Par contre, nos auteurs s'attardent, comme Bruno Dewailly, Saba Zreik, Joumana Chahal Tadmoury, Khaled Ziadeh, sur le processus de la descente aux enfers

de la régression économique, de l'appauvrissement, du laisser-aller, de la guerre civile, toutes choses qui ont fait le lit du jihadisme radical dans certains milieux.

Tous les articles du thème déclinent, d'une manière et d'une autre, la prospérité de jadis et les malheurs du temps présent. Ils s'appuient tous sur la triade : « Patrimoine urbain et culturel / Port / Foire Internationale » qu'ils estiment être une corbeille d'atouts de premier plan pour relancer le développement. Jadis, Tripoli avait connu sa prospérité grâce à une autre triade qui a permis l'émergence d'une classe moyenne : la Irak Petroleum Company (IPC), la Compagnie hydro-électrique Kadisha et l'importante gare ferroviaire sans compter le secteur industriel très actif jusqu'aux années 1970. Cette classe moyenne pluriconfessionnelle a fréquenté les mêmes établissements scolaires tenus par des congrégations religieuses chrétiennes catholiques, orthodoxes et protestantes. Tel fut le bercail du vivre-ensemble tripolitain jusqu'aux années difficiles de la guerre civile. Aujourd'hui, la classe moyenne est laminée, l'activité économique réduite à l'ombre d'elle-même. La plupart des écoles ont quitté la ville qui, durant des décennies, fut la proie des seigneurs de la guerre mais aussi du prosélytisme des exaltés religieux. C'est à Tripoli que le crime d'urbicide, caractéristique des conflits identitaires, a été le plus douloureusement ressenti. À Beyrouth, le vivre-ensemble a survécu malgré la ruine du centre-ville. À Tripoli, la ville n'a pas été réduite en ruines mais son vivre-ensemble gravement altéré. C'est à cela qu'aurait servi le fondamentalisme, savamment entretenu dès le début des années 1980, et qui a fait partir la classe moyenne chrétienne, moteur de la dynamique urbaine depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle.

Pour traiter ce dossier, nous avons donné la parole à des plumes de Tripoli ou à des tripolitains d'adoption. Le lecteur se rendra compte, de lui-même, de la force d'appartenance à la ville de chaque auteur et de son souci, non de la survie de telle ou telle communauté, mais de l'espace urbain en tant que tel. Tous les articles sans exception, laissent entendre un long gémissement de la lamentation incessante de la ville sur le sort qui est devenu aujourd'hui le sien. Le plus lyrique dans cette plainte est Chafic Haidar.

Khaled Ziadeh décrit le site, les lieux et surtout l'évolution de l'espace urbain et de son aménagement qui a fini par couper la ville centrale (el-Tall) en deux. Il fait écho à Rayya el-Hassan en ne se laissant pas

piéger par le pessimisme. Bruno Dewailly, tripoliteain d'adoption, décortique finement les paramètres de la régression. Son article développe largement certaines idées qu'on retrouve chez Chafic Haidar, Joumana Tadmoury, Hady Zaccak.

Joumana Tadmoury, quant à elle, focalise l'attention du lecteur sur la richesse du patrimoine, urbain et surtout culturel de Tripoli. Sur le plan culturel, elle évoque le troubadour Jaufré Rudel et son « amour courtois / fin amor » pour la comtesse de Tripoli. Sans la voir, il lui avait composé des poèmes dans le style de la « fin amor » des troubadours qui aurait ses racines lointaines dans la poésie arabe, celle de l'Andalousie mais également celle de la période préislamique (Jahiliyya). Sa présentation du legs Mamelouk et Ottoman recoupe ce qu'en disent d'autres articles de notre dossier.

Toujours sur le plan culturel, Saba Zreika dressé une recension exhaustive des richesses patrimoniales dans tous les domaines de la culture. Son article est l'équivalent d'une base de données pour quiconque a besoin d'une information fiable sur les auteurs et les artistes tripolitains dans plus d'un domaine.

Rita Bassil jette la lumière sur l'expérience du rappeur « El-Rass » qui, par son art, veut faire entendre le cri de la misère et des bas-fonds d'une cité délaissée, marginalisée, ignorée et défigurée. Sur le même registre, Hady Zaccak rend hommage à Georges Nasser, récemment décédé et qui fut le pionnier du cinéma libanais dès les années 1950. L'analyse de son parcours et de sa carrière est très significative de l'identité culturelle libanaise, fort marquée au siècle dernier par l'héritage colonial.

Dans la section « Articles d'auteurs », nous avons retenu celui de Clotilde de Fouchécour, citoyenne française, professeure de lettres, très impliquée dans les réseaux associatifs de la coopération indirecte multilatérale. Son expérience avec l'ONG libanaise *Sel de la Terre* à Sebeel, dans les environs de Tripoli, illustre la fécondité du partenariat entre les secteurs privés et publics, en renforçant ce dernier en vue de la construction d'une nation et d'une citoyenneté commune. Son article fait écho à celui de Rayya el-Hassan qui insiste sur un tel partenariat. Le rôle de la coopération française nous semble rappeler le souvenir de Jaufré Rudel qu'évoque Joumana Tadmoury.

Trois commentaires littéraires terminent ce numéro. Le roman *Daniel* de Gérard Bejjani est analysé par Noha Maroun qui signe également

un commentaire de la pièce de théâtre *Orage d'été* d'Elie Yazbeck. Quant à Nada Nassar Chaoul, elle jette un regard sur l'œuvre de Charif Majdalani, notamment son dernier roman *Histoire de la Grande Maison*.